

UN

L'ART

Au bout de cent vingt et un jours, les recherches furent abandonnées. Les gardes-côtes avaient suspendu les leurs après trois semaines, mais la veuve présomptive avait payé une société privée pour draguer tout l’océan Pacifique, ou du moins la plus grande portion possible. Tout espoir étant désormais perdu, les préparatifs pour les funérailles étaient en cours. Ça faisait la une du journal.

Il n’y avait pas de nécrologie à proprement parler. Un des articles résumait la vie du disparu et décrivait ses nombreuses réussites, tant personnelles que professionnelles. Un autre donnait la parole à diverses figures du milieu de l’édition : son agent, son éditeur, des critiques et des pairs. Tous s’accordaient à dire que William de Nerval était un maître dans son domaine, un géant dont la disparition représentait une perte immense pour le monde. Une des personnes interrogées suggérait qu’on ne pourrait mesurer la véritable portée de cette tragédie qu’avec le temps, une fois dissipé le choc initial.

Écœuré, Pfefferkorn balança son journal et se remit à manger son bol de céréales. Personne ne l’avait appelé pour recueillir son témoignage, et c’était ce qui le contrariait si affreusement. Il connaissait Bill depuis plus longtemps que

BEST - SELLER

n'importe qui d'autre, y compris sa propre épouse. Cela dit elle n'était citée dans aucun des articles, s'étant refusée à tout commentaire. Pauvre Carlotta, pensa-t-il. Il songea à lui passer un coup de fil. Mais c'était impossible. Il ne l'avait pas appelée une seule fois depuis l'annonce de la disparition. Bien que les chances de retrouver Bill vivant aient toujours été minces, Pfefferkorn avait hésité à offrir son réconfort prématurément, comme si en faisant cela il eût entériné le pire. Maintenant que le pire était avéré, son silence, pourtant bien intentionné, semblait horriblement cruel. Il avait commis une erreur et il se sentait gêné. Ce n'était pas la première fois. Et ce ne serait pas la dernière.

Dès le lendemain matin, d'autres nouvelles se disputaient la une. Pfefferkorn sauta les articles sur le divorce d'une star, l'arrestation d'un sportif de haut niveau et la découverte d'un énorme gisement de gaz au large des côtes ouest-zlabiennes pour enfin trouver ce qu'il cherchait en page 4. Le service funéraire de William de Nerval, célèbre auteur de plus de trente thrillers au succès international, aurait lieu à Los Angeles, dans un cimetière principalement dévolu aux célébrités. La cérémonie se tiendrait dans l'intimité, sur invitation exclusivement. Pfefferkorn fut écœuré une fois de plus. C'était typique des médias de prétendre respecter la vie privée des gens tout en la profanant simultanément. Il sortit de la cuisine pour aller s'habiller et partir au travail.

Pfefferkorn donnait des cours d'écriture dans une petite fac de la côte Est. Des années plus tôt, il avait publié un unique roman. Intitulé *L'Ombre du colosse*, celui-ci racontait la lutte âpre d'un jeune homme afin de se libérer d'un père autoritaire qui dénigrait toutes les tentatives de son fils pour trouver un sens à la vie dans l'art. Pfefferkorn s'était inspiré de son propre père, un représentant en aspirateurs inculte, désormais décédé. Le livre avait reçu d'assez bonnes critiques mais ne s'était pas vendu, et Pfefferkorn n'avait rien publié depuis.

BEST - SELLER

De temps en temps il appelait son agent pour lui décrire un nouveau projet auquel il avait travaillé. L'agent lui répondait toujours la même chose : « Ça m'a l'air absolument *fabuleux*. Envoie-le-moi, tu veux ? » Consciencieusement, Pfefferkorn postait son manuscrit et attendait la réponse. À la fin, fatigué d'attendre, il décrochait son téléphone.

– Écoute, disait l'agent, *c'est* fabuleux, je te l'accorde. Mais pour être tout à fait honnête, je ne pense pas pouvoir réussir à le vendre. Je veux bien essayer, remarque.

– Tu sais quoi ? rétorquait Pfefferkorn. Laisse tomber.

– Les nouvelles ne marchent pas très bien en ce moment.

– Je sais.

– Et ce roman, ça avance ?

– Pas mal.

– Préviens-moi quand tu auras quelque chose à me montrer, d'accord ?

– Promis.

Ce que Pfefferkorn ne disait pas à son agent, c'était que précisément ces pages qu'il jugeait invendables n'étaient pas en réalité des nouvelles mais les premiers jets avortés d'un second roman. D'après ses calculs, Pfefferkorn avait commencé soixante-dix-sept romans différents, qu'il avait tous abandonnés après que les cinq premières pages avaient été refusées. Récemment, juste pour voir, il avait compilé ces soixante-dix-sept segments de cinq pages en un seul document et tenté de les organiser en un tout cohérent, un effort qui lui avait pris tout un été mais n'avait finalement rien donné. Constatant son échec, il avait défoncé la fenêtre de sa chambre. Quelqu'un avait appelé la police et Pfefferkorn s'en était tiré avec un avertissement.

L'invitation pour les funérailles arriva un peu plus tard dans la semaine. Pfefferkorn reposa le reste de son courrier pour pouvoir tenir la lourde enveloppe noire à deux mains. Elle était faite dans un très beau papier, un papier cher, et il hésita à la déchirer. Il la retourna. Sur le rabat étaient incrustées à l'encre argentée les armoiries de la famille de Nerval. Pfefferkorn ricana. Où Bill était-il allé chercher des bêtises pareilles ? Pfefferkorn songea que c'était sûrement une idée de Carlotta. Elle avait le sens du spectacle.

Il ouvrit la carte et il en jaillit un pop-up de quinze centimètres montrant Bill au sommet de sa forme : en tenue de marin, sa casquette de capitaine sur la tête, s'apprêtant à prendre la mer, un grand sourire fendait son large visage grisonnant. Il ressemblait à Hemingway vieux. Pfefferkorn n'était pas allé rendre visite aux Nerval depuis très longtemps – ça l'attristait rien que d'y penser –, mais il se souvenait de leur yacht, du genre de ceux qu'on voyait surtout en couverture d'épais magazines en papier glacé. Et sans doute avait-il été remplacé depuis par un modèle encore plus luxueux, que Pfefferkorn n'était même pas en mesure de se représenter.

La cérémonie devait avoir lieu trois semaines plus tard. Aucune personne supplémentaire ne serait admise. Les invi-

BEST - SELLER

tés étaient priés de bien vouloir répondre dans les meilleurs délais.

Trois semaines d'attente, ça paraissait long pour des funérailles. Mais Pfefferkorn se rappela qu'il n'y avait pas de corps et donc pas de risque de décomposition. Il se demanda si Carlotta avait l'intention d'enterrer un cercueil vide. C'était une pensée morbide qu'il chassa aussitôt.

Même s'il n'avait jamais été question de ne pas y aller, Pfefferkorn se livra cependant à un rapide calcul. Entre le transport, l'hôtel et un nouveau costume (il n'avait rien qui fasse l'affaire), ce voyage pourrait bien lui revenir à plus de mille dollars. Ce qui n'était pas un problème pour la plupart des amis de Bill, ceux d'Hollywood qui de toute façon n'auraient qu'à descendre la rue. Mais Pfefferkorn gagnait un maigre salaire et n'appréciait guère qu'on attende de lui qu'il engloutisse une telle somme pour aller présenter ses hommages. Il savait que c'était égoïste de sa part, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Tout comme il était incapable de se représenter le dernier bateau des Nerval, une femme aussi riche que Carlotta était à mille lieues de s'imaginer qu'un petit saut à l'autre bout du pays puisse grever les économies de quiconque. Il remplit son coupon-réponse et lécha le rabat de l'enveloppe pré-timbrée fournie en songeant à la remarque d'Orwell qui, en tant qu'écrivain, disait ne pas pouvoir concevoir ce que c'était que d'être analphabète. Il se demanda si ça pourrait faire un bon début de roman.

Ce soir-là, Pfefferkorn reçut un coup de fil de sa fille. Elle avait appris la nouvelle à la télé et voulait lui présenter ses condoléances.

– Tu vas y aller ? Apparemment ça va être un gros truc.

Pfefferkorn répondit qu’il n’avait aucune idée de quel genre de *truc* ce serait.

– Oh, papa... Tu vois ce que je veux dire.

Derrière elle, Pfefferkorn distingua une voix d’homme.

– Il y a quelqu’un avec toi ?

– Paul, c’est tout.

– C’est qui, Paul ?

– Papa. S’il te plaît. Tu l’as déjà croisé au moins cent fois.

– Ah bon ?

– *Oui.*

– C’est que je dois me faire vieux.

– Arrête.

– Je n’arrive jamais à retenir le nom de tes petits copains avant qu’il y en ait un nouveau.

– Papa. Arrête.

– Quoi ? Qu’est-ce qu’il y a ?

– C’est si compliqué que ça de te souvenir de son nom ?

– Quand quelque chose est important, je m’en souviens.

BEST - SELLER

– *C'est* important. On va se marier.

Pfefferkorn vacilla, s'agrippa à une chaise, émit des grognements indistincts.

– En général, dans ces cas-là, on dit « félicitations ».

– Chérie...

– Ou alors tu peux essayer « Je t'aime ».

– C'est juste que je suis un peu décontenancé d'apprendre que mon unique enfant va épouser quelqu'un que je n'ai jamais vu...

– Tu l'as vu *plein de fois*.

– ... et dont j'arrive à peine à retenir le nom.

– Papa, *s'il te plaît*. Je déteste quand tu fais ça.

– Quand je fais quoi ?

– Quand tu joues les gâteaux. Ça ne me fait pas rire, et là c'est important.

Pfefferkorn s'éclaircit la voix.

– D'accord, chérie, excuse-moi.

– Maintenant est-ce que tu pourrais avoir l'air content pour moi ?

– Bien sûr que je suis content pour toi. Mazel tov.

– Je préfère.

Elle renifla avant d'ajouter :

– J'aimerais bien qu'on dîne ensemble tous les trois. Je voudrais que tu fasses mieux connaissance avec Paul.

– D'accord. Demain soir ?

– Non, pas possible, Paul sort du boulot tard.

– Qu'est-ce... hésita Pfefferkorn. Qu'est-ce qu'il fait, déjà ?

– Il est comptable. Vendredi, ça t'irait ?

Pfefferkorn ne faisait jamais rien de ses soirées à part lire.

– C'est parfait.

– Je vais réserver quelque part. Je te dirai.

– Très bien. Et... chérie ? Félicitations.

– Merci. À vendredi.

Pfefferkorn raccrocha et contempla la photo de sa fille posée sur son bureau. La ressemblance physique entre elle et son ex-femme était frappante. Les gens le lui faisaient souvent remarquer, ce qui avait le don de l'exaspérer. Que sa fille puisse ne pas être entièrement la sienne lui paraissait un affront abominable. C'était lui qui l'avait élevée après la

BEST - SELLER

désertion puis la mort de sa femme. À présent il était bien forcé d'admettre qu'il avait été d'une jalousie excessive, et naïf par-dessus le marché. Sa fille n'appartenait ni à lui ni à son ex-femme, elle était libre et elle avait choisi de s'offrir à un comptable.